

Médecine et société

La médecine risque de devenir à tout moment une entité sociale nécessitant, en plus de sa fonction officielle de barrière contre les différentes affections pathologiques, une prise en charge d'aspects logistiques, économiques, voire politiques toujours plus puissants. Il y a eu, dans un passé relativement récent, des tendances explicites de méfiance à son égard, débouchant même dans une prise de position appelée, sans réticence aucune, «anti-médecine». Tendance spécialement marquée sous l'étiquette d'«anti-psychiatrie». Ces prises de position, comme on le sait, accusaient la médecine de créer de toutes pièces des maladies, ou du moins des formes d'hypocondrie susceptibles à leur tour d'induire un excès d'examen médicaux inutiles et par là des frais abusifs pour la société.

Ainsi, tout médecin serait apte à devenir complice de peurs immotivées comme de soucis hygiéniques et préventifs de type obsessionnel. Reléguant, bien sûr, la présence constante de la mort, y compris celle du médecin lui-même, à un rôle davantage métaphysique que proprement réel.

Escamotées, par ailleurs, le plus souvent des querelles d'écoles, par exemple entre allopathie et homéopathie, entre médecine dite naturelle et médecine chimique. En y ajoutant, pour cette dernière, le rapport coût-bénéfice, impliquant entre autres les effets secondaires foncièrement désagréables de certains médicaments ou de certaines thérapies.

De plus, la médecine actuelle, davantage qu'une médecine prétechnologique du passé, reste confrontée à la dialectique incontournable entre subjectivité et objectivité et également à celle entre plaisir et douleur. En d'autres termes, se dresse peut-être davantage que par le passé la confrontation entre l'histoire personnelle de chaque patient et les exigences d'un diagnostic qui se maintient relativement anonyme et surtout dépendant de données statistiques. De telle manière que tenir trop compte d'informations anamnétiques en provenance du récit du patient implique l'interférence de dimensions émotionnelles gênantes car susceptibles d'entraver des réflexions présumées fondées seulement sur des bases technologiques.

Le médecin d'aujourd'hui doit en principe se tenir à l'écart autant de positions considérées comme irrationnelles qui risqueraient

de le revêtir d'un rôle de pseudo-sorcier, que de positions se rapprochant dangereusement d'un rôle de «philosophe» et de penseur. Il est par contre censé très bien posséder des connaissances technologiques avancées et se tenir méticuleusement au courant des prises de position officielles de la médecine de nos jours. Plus une néces-

- ... Le médecin doit se tenir à l'écart
- autant de positions considérées
- comme irrationnelles que de positions
- se rapprochant d'un rôle de
- «philosophe» et de penseur ...

saire méfiance encore de la part du médecin d'intrications possibles entre la souffrance du malade et une éventuelle complaisance envers la maladie de la part du malade en question. Complaisance s'exprimant peut-être tantôt par un manque de complaisance et tantôt par une réticence vis-à-vis d'une amélioration trop rapide.

Puis encore, doit-il ou non relativiser l'impact sur la pathologie des différents niveaux de conscience du malade, allant de l'état de sommeil par rapport à l'état de veille, à l'interférence de convictions opiniâtres de la part du patient basées sur des représentations mentales purement imaginaires et des réactions émotionnelles soudaines? En n'oubliant pas le fin fond apparemment très conceptuel, mais certes de quelque façon agissant, représenté par la confrontation tout court entre bien et mal, ou entre chance et malchance, comme entre génétique et épigénétique. En n'oubliant pas non plus que toute science, y compris la science médicale, peut se convertir en une forme de religion non dépourvue de revirements conceptuels spectaculaires capables de nouveau d'influencer la notion de norme aussi bien que celle de guérison.

Or, ne devrions-nous pas être disponibles à une autre perspective, celle d'élargir l'impact de la médecine en général en la soustrayant à un confinement strictement clinique, à un simple rôle réparateur? En effet, on pourrait à l'extrême imaginer que les progrès de la médecine, surtout d'ordre technologique, amèneraient à devenir inutile en soi car tout un chacun serait à même d'établir un autodiagnostic, et par là une thérapie conforme. Au contraire, essayer d'entrevoir un développement progressif de la pensée médicale, voire d'une vérita-

ble philosophie de la médecine, qui impliquerait des réflexions étendues et sans cesse remaniables de la notion de santé aussi bien que de celles de maladie, de guérison et de rechute, toutes au sens le plus large. Des réflexions donc pas seulement restreintes à une population donnée, mais extensibles d'une manière transculturelle, pour

ne pas dire aussi transhistorique, apte peut-être à interférer favorablement sur la politique mondiale, sur l'économie planétaire, sur un nécessaire réajustement des valeurs humaines tout court. Puisqu'en effet, tout ce qui peut nuire à la santé

de chacun acquiert d'emblée l'aspect d'une entité défavorable d'une manière essentielle à la vie humaine en général.

Il en découlerait notamment que déjà l'homme primitif ne pouvait lui aussi que se trouver en face de ce dilemme: tout ce qui menace la vie, et par ricochet la santé, se place automatiquement du côté de la dégradation de l'humain.

Ainsi, également, cet avenir technologique éblouissant, dont nous sommes si fiers, ne peut pas échapper à une éventuelle impasse: ou bien la technologie elle-même se situe sans ambages du côté de la santé et de l'équilibre psycho-émotionnel, ou bien elle risque de devenir un piège, une source d'illusions néfastes. Une source d'appauvrissement, donc, plutôt que d'enrichissement de la nature humaine tout entière.

Pr Georges Abraham
Avenue Krieg 13
1208 Genève